

plus grande quantité que dans la plaine. Puis, au printemps, elle commence toujours à fondre plus tard que dans le désert, à cause de l'ombre produite par les arbres. Vers le milieu de mai, toute l'eau de la fonte des neiges, qui a imbibé le sol, gonflé les rivières, les ruisseaux, alimenté les sources et les puits des localités déboisées, achève de disparaître. Mais vers ce même temps, la neige fond sur les pentes dont nous venons de parler et commence à se distribuer comme nous allons le voir.

Environ la moitié pénètre dans le sous-sol à une assez grande profondeur, et servira pendant l'été, à l'alimentation des sources, des puits et des grandes rivières. Un quart de cette même eau s'écoule lentement de la surface du sol de la forêt et arrose graduellement les ruisseaux, les petits cours d'eau et la surface des terrains inférieurs cultivés soit en prairies et paturages, soit en céréales, soit en racines.

Enfin, un dernier quart de cette eau, qui est retenu temporairement par l'éponge naturelle du sol de la pente forestière, s'évapore petit à petit et s'en va former là-haut les nuages sombres qui, bientôt, surchargés de cette humidité fournie par l'évaporation, sont entraînés par les vents au-dessus des régions cultivées et y laissent tomber la pluie bienfaisante dont leurs flancs sont alourdis, sur nos cultures et en provoquent la croissance qui est pour nous le précurseur d'une abondante moisson.

Voilà donc d'où nous vient l'eau qui pour nous fait croître les plantes destinées à l'alimentation de nos animaux, qui sert à leur abreuvement, qui fournit l'eau avec laquelle nous refroidissons et réchauffons notre lait celle qui sert au lavage de nos fa-

briques et nos ustensiles qui alimente nos bouilloires, qui sert au lavage de beurre et du caillé ; qui désaltère nos fabricants et qui favorise la croissance de toutes nos récoltes.

Et pour conserver cette eau bienfaisante et indispensable à notre agriculture, que nous faut-il faire ? Almer la forêt, la respecter, la conserver, ne l'exploiter qu'avec la plus grande réserve, et même la reconstituer là où l'on a commis la faute de la faire presque complètement disparaître.

Qu'arrive-t-il en effet, dans les régions déboisées à outrance, comme sont en train de le devenir, et ce très rapidement, les districts défrichés depuis très longtemps où l'on achève de raser à net les bouquets de bois qui avaient jusqu'ici échappé à la hache dévastatrice, mais qui aujourd'hui disparaissent pour aller alimenter les fabriques de pulpe ou de pâte de bois, destinées à la fabrication du papier.

Les pentes des montagnes sont absolument dénudées. L'on n'y voit plus que des têtes et des branches d'arbres qui pourrissent à terre. Le sol spongieux sur lequel croissait la forêt est desséché par les rayons brûlants du soleil et réduit en débris qu'emporte le vent dont plus rien n'arrête la force. De bonne heure, au printemps, la neige que ne protège plus l'ombre salutaire des arbres fond tout d'un coup et l'eau qu'elle fournit en très grande abondance, forme des torrents qui descendent avec une violence que rien n'arrête sur les flancs des montagnes, en arrachant les racines, les détritiques le sol même, avec ses pierres, entraînant tout cela vers la plaine et laissant la roche nue.

Voilà que le lit des rivières déborde au passage de ce flot dévastateur qui, avec une force sans frein,